

24 images

24 iMAGES

Pedro Costa

André Roy

Numéro 163, septembre 2013

100 cinéastes qui font le cinéma contemporain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70282ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, A. (2013). Pedro Costa. *24 images*, (163), 12–12.

Pedro Costa

Une femme blanche avec une robe rouge surgit d'un arrière-plan noir (*La casa de lava*). Un jeune homme marche d'un pas décidé en transportant un sac-poubelle (*Ossos*). Une jeune femme, entre ombre et lumière, aspire des vapeurs d'héroïne (*Dans la chambre de Wanda*). Un homme noir chante dans la nuit (*En avant, jeunesse*). Ce qui situe ces personnages dans notre esprit et sur l'écran de Pedro Costa: un monde est en voie de disparition. Le cinéaste leur a construit une légende, une métaphore, une métaphysique de la pauvreté, de la faim, de la douleur, de la perte. Eux, les pauvres, les déçus, les déclassés. Des immigrés, des chômeurs, des drogués. Des malades, des survivants, des mutants qui gisent dans des lieux restreints, sans lumière, sinistres. Leur existence devient pourtant chez Costa un présent absolu, car il la saisit à la fois crûment et délicatement, avec clarté et exigence. Il redonne alors à ces dépossédés une vie possible, les défie, les rend proches de nous. Sa caméra scrute,

sonde, saisit littéralement leur âme et sort du néant ces êtres qui ne capitulent jamais face à leur destin. Elle les rend majestueux, inestimables, nécessaires à notre vie. Depuis 1980, le cinéaste portugais nous les a fait connaître et on ne les oubliera pas.

Dans la lignée des Renoir, Rossellini, Bresson, Straub-Huillet, ce grand admirateur de John Ford a bâti une œuvre d'une poésie neuve, d'une beauté incommensurable. Perturbant les frontières entre documentaire et fiction et croisant le néoréalisme avec le minimalisme, il a ouvert l'engagement politique au rêve, aux sensations, à l'amour. Parce qu'il les a regardés sans complaisance et sans surmoi sociologique, il a donné un territoire cinématographique aux anciens Cap-Verdiens habitant le quartier de Fontainhas (banlieue pauvre de Lisbonne), un espace «archaïque» comme venu d'un temps immémorial, d'avant peut-être le cinéma. Des films d'outre-cinéma, si je puis dire, intenses, libres, modernes. Son regard, pourtant tendre, est implacable: un



scalpel; les œuvres sont dès lors comme une cicatrice, et comme toute cicatrice, elles nous marquent à jamais. – André Roy

«... un espace «archaïque» comme venu d'un temps immémorial, d'avant peut-être le cinéma. Des films d'outre-cinéma intenses, libres, modernes.»

Denis Côté



Les états nordiques en 2005, puis *Nos vies privées*, *Elle veut le chaos*, *Carcasses*, *Curling*, *Les lignes ennemies*, *Bestiaire*, *Vic et Flo ont vu un ours...* Denis Côté tourne beaucoup, à tout prix et il est impossible de prévoir ce que sera son prochain film, déterminé semble-t-il à surprendre et à éviter la redite. Chaque film de ce cinéaste est une expérience en soi. On peut cependant déterminer un

certain nombre de traits communs à tous. Même si l'on ne sait pas toujours à quoi ses personnages se dérobent, ils fuient: parfois le monde, parfois eux-mêmes, et ils fuient parfois en faisant du surplace... mais c'est sans importance au final, car cette fuite est avant tout leur prison qu'ils arpentent jusqu'à épuisement, comme des lions en cage. Dans cette cage laboratoire, ils se débattent sans but. Dès lors, l'une des forces de ce cinéma est d'investir ces lieux comme des univers mentaux, des «lieux-épreuves», véritables incubateurs de comportements humains. On peut penser à *Mon oncle d'Amérique* d'Alain Resnais qui mettait en scène le professeur Laborit et ses expériences sur les rats. Denis Côté est donc une sorte d'entomologiste dont les insectes seraient ces fascinants humains. *Bestiaire* est à ce jour son film le plus théorique et le plus emblématique de cette méthode. Un film sur le comportement, ici animal, médiatisé de trois façons: le dessin, l'esquisse; la taxidermie et bien sûr l'exposition... en cage.

À l'instar de deux autres cinéastes apparus également dans les années 2000, l'Argentin Lisandro Alonso et l'Espagnol Albert Serra, Denis Côté construit un cinéma du plan, terrain de jeu de ses expérimentations formelles. Ce n'est, *a priori*, ni une démarche politique ni une démarche sociale qui les animent, mais l'envie d'observer ce qui se passe lorsque l'on bloque le plus possible le hors-champ. Cinéastes naturalistes (et non pas réalistes), ils décrivent des espaces souvent naturels, à la fois ouverts géographiquement et clos mentalement, ceinturés par des forces invisibles qui empêchent les sujets de s'échapper. Un cinéma qui refuse les dictatures du sujet, du réel ou de l'histoire pour croire, encore, aux possibilités du cinéma. – Philippe Gajan

«... l'une des forces de ce cinéma est d'investir ces lieux comme des univers mentaux, des «lieux-épreuves», véritables incubateurs de comportements humains.»